

## XYZ. La revue de la nouvelle

### L'ange de plomb

Daniel Gagnon



Number 103, Fall 2010

Décadence : les nouvelles figures contemporaines d'une esthétique fin de siècle

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61275ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gagnon, D. (2010). L'ange de plomb. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (103), 38–48.

# L'ange de plomb

Daniel Gagnon

Nous ne savions pas où il passait ses nuits, quelque part sur des rives inabordables pour nous, et cela expliquait sans doute cet air endormi, extrêmement *cool* qu'il affichait le jour. Il allait comme un somnambule, récupérant les heures nocturnes consacrées à ses rondes de nuit, à ses chasses. Alors que la lune courait sous ses voiles de nuages, il ne perdait pas un moment, comme l'oiseau de nuit, il épiait le moindre soupir dans le noir. Le jour, il nous apparaissait comme un jeune homme, mais il était plutôt une émanation du diable. Ses yeux grands et effrayants reflétaient toujours l'humidité étrange de ces lointaines régions inférieures où seuls de vieux dons Juans s'étaient aventurés pour régénérer leur pouvoir de séduction et boire à la fontaine de Jouvence. Tout en lui respirait la sombre atmosphère des catacombes. Peut-être était-il très vieux, plusieurs fois centenaire, qui sait, peut-être avait-il vécu du temps de Casanova, d'Ovide ou de Cléopâtre. Ses ongles longs le jour déjà cachaient des griffes puissantes qui s'allongeaient la nuit. Ils traquaient des ombres dans le monde d'en bas, nous en étions sûrs, et les belles de jour l'ennuyaient. Pourtant elles étaient toutes à ses pieds, attirées par son halo de mort, son ambiance sinistre. Rien ne l'effleurait, il vivait dans un temps suspendu, et voilà qu'il nous avait entraînés dans ces régions où nous avons perdu tout notre latin, aux prises avec de fabuleux mirages qui avaient eu raison de toutes nos inhibitions.

Smiley était irrésistiblement tenté par le grand saut, par la chute magnifique dans le vide, par l'oubli de tout, lancer son corps dans l'air et ne plus penser à rien, planer un instant au-dessus du gazon du séminaire, et ne pas voler, ne pas essayer de voler, mais tomber comme une masse, tomber en chute libre, à une vitesse folle dans l'espace. Quel délice d'échapper enfin à l'obligation de respirer, de sourire, quel délice de s'enfuir. Il était tenté par l'appel du vide. Il était tenté

de marier le néant de son âme à cette chute brutale, splendide, comme un jaillissement à l'envers, et il sauta, il sauta du bord de la toiture, contre le vent, abruptement, comme un roc, les poings fermés pour aller plus vite, pour fendre l'air vivement. Il sauta sans crier gare, il sauta pour mourir. Les filles lancèrent un grand cri. Leur amour n'avait pas pu l'empêcher de faire le saut de la mort, le saut éblouissant de la fin. Il plongeait infiniment, on aurait dit qu'il n'allait pas s'arrêter.

Les filles penchées sur les rebords du toit le regardaient tomber comme une pierre au fond de l'eau. Il allait frapper le sol et ruiner ce beau corps. Il allait s'écraser dans la haie et s'écrabouiller à jamais, se broyer les os et laisser s'échapper ses rages internes, ses souffrances inaudibles, ses crises et ses révoltes inédites. Il allait se faire gifler et lacérer par la haie épineuse à l'entrée du séminaire. Les branches allaient déchirer son beau sourire, lui labourer le front, lui tordre les yeux et les sourcils, arracher ses joues, lacérer sa belle bouche en cœur. Il descendait à toute allure comme une gerbe de feu, une masse mince et maigre, le corps affûté comme celui d'un fou de Bassan qui plonge en repliant ses ailes dans un banc d'éperlans, tête première. Il ne serait plus qu'une masse informe dans la haie, un corps désuni, abîmé, la chair détachée des os. Les filles le regardaient tomber, elles n'avaient pu le garder auprès d'elles, leur beauté ne valait-elle donc rien, leurs pensées affectueuses, leurs beaux yeux compréhensifs, leurs gestes aimants ?

Il tombait comme une bombe et une vague verte allait déferler dans la haie. Il tombait dans le soleil, dans l'azur, il tombait comme dans une eau profonde, rompant avec les lois du monde comme s'il eût été attiré par la terre. Il tombait dans l'ombre du soleil, décidé à entrer dans un grand sommeil. Il tombait du toit du séminaire comme un ange de plomb, comme si une des statues de pierre s'était détachée de son socle sur le toit, la statue de saint Georges terrassant le dragon, saint Georges tombant dans la gueule du dragon, c'était Smiley, le doux Smiley. Nous allons le regretter, il fallait lui dire adieu. Il n'avait pas trouvé ce que c'était que vivre, 39

il s'évadait, il souffrait trop d'ennui. Le monde lui semblait d'une grande platitude, plus rien ne le tentait. Il avait lu tous les livres, vécu toutes les expériences. Il rendait son âme au vent, à la brise. Inutile de courir à la poursuite du beau déserteur. Les filles en larmes s'étaient jetées à genoux sur le rebord du toit, en équilibre comme trois colombes au sommet des longs murs de briques. Elles perdaient de vue leur beau cavalier. Elles étaient ébranlées, elles s'appuyaient les unes sur les autres, et nous ne savions que faire, le cœur suspendu, honteux comme si cette chute eût été de notre faute. Que n'avions-nous pas tout fait pour accroître ses chances de bonheur, à notre Smiley, que n'avions-nous eu la patience de le deviner, de percer les brumes de ses mystères ?

C'était souvent à son insu que Smiley accomplissait ses miracles. Il le faisait avec inattention, tournant sa figure de beau galant, il pénétrait lentement dans les regards jusqu'au tréfonds des fibres, répandant à profusion une sorte de philtre tendre et redoutable. Ces feux magiques partaient comme des missiles clandestins de sous ses paupières voilées, sans crier gare, et faisaient mouche inexorablement, des messages en forme de leurres qui parlaient au cœur des femmes et qui les faisaient tomber. Smiley ne se flattait jamais de ce pouvoir magique, il n'aurait eu qu'à lever le petit doigt et les filles seraient venues partager son mystère. Elles avaient l'impression tenace qu'il souffrait. Cela était tout à fait vrai, car Smiley, nous le savions, cachait en lui une douleur infinie. Les filles ne pouvaient s'empêcher de penser qu'elles auraient peut-être le génie d'appriivoiser ce cœur et surtout de le consoler. Elles se disaient intérieurement qu'elles ne pouvaient le laisser vivre dans cette souffrance, en rêvant de lui, et voilà qu'il se jetait dans une dernière chute. Elles s'en voulaient de ne pas avoir assez fait, de ne pas avoir assez montré leur affection. Si Smiley avait su, peut-être serait-il resté. Pourquoi avait-il ignoré tous ces signaux qu'elles lui avaient donnés ? Elles auraient fait don de leur vie pour lui. La tentation était grande de le suivre dans les ténèbres et nous nous tenions tout près d'elles, les retenant par la taille pour

qu'elles ne tombent pas à leur tour, humant avec délices le parfum naturel de leur chevelure profonde, car nous ne voulions pas les perdre. Smiley pouvait aller au diable, mais nous tenions à garder les filles, tant de beauté et d'éclat, nous croyions que cela allait durer toujours, que cela n'allait jamais s'arrêter.

Mais qui avait dit que c'était Smiley qui tombait ? Nous avions confondu corps de pierre et corps vivant. La lourde chute de cette statue qui avait vrillé l'espace comme une fusée lâchée d'un bombardier, nous l'avions confondue avec la descente fulgurante de Smiley vers la fin. Était-ce notre jalousie qui nous avait trompés ? Cette descente vertigineuse qui avait révélé au grand jour les sentiments des filles, qui avait fait défaillir leur cœur, jaloux, oui, nous étions bien jaloux pour croire que c'était Smiley. Les tourments des filles nous avaient ouvert les yeux sur notre peu d'importance dans leur univers. Nous n'étions qu'un ornement dans leur vie. La chute terrible de Smiley nous avait tout dit de leur silencieux amour, mais ce n'était que la statue en ciment de saint Georges qui avait foutu le camp par-dessus bord. Pourquoi tous ces pleurs, pourquoi ces traits défaits, ces larmes sur leur visage, cette ombre dans leur regard, pourquoi ces cœurs brisés ? Ricky, qui n'était pas léger, s'était appuyé de tout son poids sur la statue de saint Georges, distraitemment, pour jeter un coup d'œil sur le paysage en bas, pour admirer la vue sur la rue Marquette, sur le gazon et les buissons devant l'entrée du séminaire, et hop ! la statue déstabilisée par cette poussée soudaine du gros bras épais sur son épaule s'était détachée de son socle et avait pris son envol de plomb, avait chuté abruptement comme le morceau de ciment qu'elle était, front limpide et lisse au vent, pour aller s'éclater dans sa toute-puissance surnaturelle et s'étaler sur le trottoir de l'entrée en mille miettes.

Sans doute fatiguée d'être adorée solitairement dans les hauteurs des toits, fatiguée de perdre son temps dans son sommeil de pierre, fatiguée de rester là à regarder le monde passer, pétrifiée, la tête blanchie de chiures de goélands, elle 41

gisait maintenant sur le trottoir, près de la haie. La tête avait roulé et sur ses tempes éclatées on aurait dit un frisson dans le vent ; un bras s'était allongé sur l'épaule comme une caresse étrange. En bas, les pères alertés par la descente subite du saint s'affairaient à en rassembler les morceaux. De sa bouche, la statue buvait un peu d'herbe comme à une merveilleuse source. Sa nuque rompue était recouverte d'un enchevêtrement de branches qui lui faisait une chevelure. Elle avait voulu revivre et connaître dans un instant fulgurant le doux bercement de la brise. De sa poitrine ouverte coulait un restant de rouille comme d'une artère coupée, qui suivait la veine de la pierre comme du sang tari. Les cuisses étaient éparses comme celles d'un naufragé, la statue était seule là, quasi frémissante, ayant quitté son socle, sa chair poreuse disséminée parmi la poussière.

Non, ce n'était pas Smiley, bien que son tempérament glacé eût fort bien convenu à la situation. C'était pour cela que d'emblée nous y avions tous cru, à sa vertigineuse abdication, à sa décadence. Sa démoralisation était si notoire, nous avions cru son découragement si grand, sa perte de confiance si forte, sa dépréciation personnelle si avancée. Nous avions cru que son abattement avait corrodé son cœur et qu'il était naturellement candidat au saut dans le vide, mais nous étions des garçons naïfs encore, et la sombre envie qu'il avait d'en finir n'avait été qu'une projection de nos pensées jalouses. Maintenant nous étions tous suspendus à son expression. Il était tout aussi étrange qu'avant, et la pesante chute de saint Georges ne l'avait pas ému plus qu'il ne le fallait. Une pointe d'ironie se lisait même dans ses yeux. Non, il était là, il n'avait pas dégringolé, il n'avait pas capitulé, mais à bien y penser pourquoi se serait-il jeté dans la mort puisqu'il était déjà son compagnon adoré de tous les jours, pourquoi puisqu'il savourait tous les jours son amère douceur, qu'il couchait sa tête sur son épaule nue et l'aidait à tenir sa faucille, pourquoi puisqu'il puisait dans son haleine glacée son propre souffle, pourquoi l'aurait-il quittée pour simplement aller la rejoindre

Les filles cherchaient ses yeux de velours. Elles avaient soif de son désastre, de son immense glaciation. Elles voulaient boire sa peine et son amertume, réchauffer sa faiblesse, pleurer toutes les larmes de leur corps pour un cœur qu'elles imaginaient brisé. Brisé, mon œil ! nous disions-nous. Nous en voulions à Smiley de ne pas nous donner une seule petite goutte d'or, à nous, les assoiffés d'amour, adolescents de peu de foi, de si peu d'espoir, une goutte, un seul petit grain de sa magie suspendue, de son art évasif, de sa grâce funéraire de sépulcre souriant. Nous lui en voulions de ne pas nous prêter un peu de son éclat ténébreux de beau tombeur des cœurs pour séduire ne serait-ce qu'un jour ces filles aux yeux étoilés, aux chevelures ondulantes et enivrantes, ces têtes ravissantes. Un ami vrai ne pouvait pas nous laisser ainsi dans l'attente. La chute de la statue de saint Georges n'avait rien arrangé. Les filles trouvaient Smiley encore plus désirable. Leurs cris de joie de le voir encore en vie étaient sincères, comme si Smiley allait après cette fausse chute les regarder davantage, se soucier davantage d'elles et de leurs sentiments. Rien ne l'atteignait, cette belle chair pulpeuse de leurs lèvres, la peau de pêche de leurs joues, la fraîcheur de leurs épaules nues, rien ne le touchait. Derrière son sourire impassible, il vivait dans sa nuit étrange. Les filles se collaient les pattes dans son miel fatal comme des mouches grisées, elles glissaient aveuglément dans son columbarium serein, inéluctablement happées par son vide funèbre.

Dans ce passage souterrain aux murs gluants où personne ne venait, les filles l'accompagnaient, le regardaient de côté, de face, l'examinaient comme un être de rêve, son sourire immatériel accroché à sa face. Elles lui levaient les bras pour le faire avancer, comme une hirondelle blessée qu'on s'acharne à faire voler. Elles ne se lassaient pas de vouloir réveiller cet endormi. Elles attendaient que quelque chose sorte de lui, vienne de son tréfonds, elles ne savaient pas quoi. Il semblait si seul avec son calme, son cœur semblait aux filles ne jamais vouloir se guérir. Des sanglots clandestins et innombrables dans la maison de son corps détrempaient à son

insu sa volonté de vivre. Smiley semblait laisser ses membres avancer par eux-mêmes, sans commandement, à la dérive. Elles surveillaient chacun de ses pas, elles lui glissaient des billets roses dans les mains pour des rendez-vous, lui chuchotaient à l'oreille des secrets. Elles l'avaient revêtu d'un châle, elles auraient voulu danser avec lui.

Comment le faire pénétrer dans l'enceinte du couvent sans que son allure masculine attire l'attention ? À cette heure, les étudiantes seraient à la bibliothèque, presque prêtes à aller se coucher. Nous avons ajusté nos déguisements en entrant subrepticement par les caves, avons écouté le silence dans l'ombre. Enchantées par l'aventure, les filles avaient voulu nous faire visiter leur classe, le laboratoire, la chapelle, mais des pas étaient venus dans le corridor, sur le plancher ciré et propre comme un sou neuf. Nous avons dû nous replier vers le dortoir, car notre allure mystérieuse aurait éveillé les soupçons. Le spectacle des visages endormis nous avait surpris. Il était plus tard que nous ne le pensions. Les heures avaient passé, elles avaient défilé sans qu'on remarque le temps qui fuyait et qui emportait nos amours à mesure que nous les consommions. Le temps n'attendait pas et nous étions si pressés de goûter à tout, de brûler. Des pleurs nous parvenaient de quelques lits, des parfums indistincts. Des étudiantes lisaient en cachette sous leurs draps. Quelques-unes pouffaient de rire derrière leurs mains blanches comme des lys, et rapidement pour cacher Smiley les filles avaient eu l'idée de le plaquer contre la grande croix au milieu du dortoir. Nous nous étions saisis de Smiley et l'avions grimpé comme une dépouille et couché de travers sur le bois. Il voulait tomber de sa croix, mais les filles lui avaient attaché les bras, avaient joint ses pieds pardessus ceux du Christ en plâtre, grandeur nature, pour faire plus vrai encore. Les blessures de Smiley paraissaient être les stigmates de Jésus crucifié. Il faisait très ressemblant près de la pendule, son torse était admirablement vraisemblable. Certaines étudiantes dérangées par notre arrivée avaient

44 tourné la tête vers lui et n'avaient pas fait attention,



n'avaient pas réagi, n'avaient pas remarqué la présence vivante sur la croix.

Smiley restait impassible. On entendait parfois dans sa gorge l'accent guttural de son soupir épuisé, le son rauque de son souffle ténébreux. Son père lui menottait les mains aux barreaux de sa couchette, nous dit M<sup>me</sup> Loveley. Ses doigts couraient sur Smiley comme des flots endiablés et se jetaient sur son bas-ventre comme des marées de tempête sur le rivage. Il l'attachait par les poignets aux montants de son lit. S'il est comme cela, c'est que son enfance est restée un murmure inaudible qui ne s'évanouit pas dans le lointain des ans. Sans cesse à l'horizon les souvenirs de son père assassin viennent hanter sa maison. Il porte le poids de ce destin tout le jour, et la nuit il ne peut éteindre la lampe. Il reste éveillé les yeux grands ouverts sur l'oreiller et attend le lever du soleil pour que la lumière le lave, de son linge blanc et pur, des mille hontes et abus qu'il a subis. Il n'a pas de futur à cause de ces choses qui pèsent et pèsent sur lui, qui bourdonnent en lui. Il ne peut cueillir les fruits de la vie. Il ne se réveille plus de sa douleur endormie, enfouie en lui si loin dans la poussière. L'angoisse presse sa poitrine, étrangle son cou, son souffle est empêché de jaillir, sa force est comprimée, son ventre a des sanglots profonds.

C'est vrai, dirent les filles, les larmes aux yeux, il n'a pas bougé de sa croix tout au long de nos prières du soir. Que pouvons-nous faire pour le libérer de cette souricière ? Il faut lui sourire, dit M<sup>me</sup> Loveley. Elles ne font que cela, lui sourire, observa avec jalousie Burana. S'il veut se suicider, c'est son affaire. Il n'en finit plus de faire semblant de mourir, il n'en finit plus de faire le clown, de faire ses simagrées, de faire les beaux yeux. Il rit dans sa barbe d'avoir toutes les filles à ses pieds, méfiez-vous, c'est un sorcier, c'est un beau parleur. Mais il ne parle pas, dirent les filles, fâchées, nous lisons tout sur ses lèvres et dans ses yeux, sur son front, dans son âme. Il va mourir, n'avez-vous donc aucune pitié ?

Je n'ai jamais su si je lui ai vraiment donné naissance, dit M<sup>me</sup> Loveley. Je le surveillais dans son berceau rose et bleu, il 45

m'émerveillait dans ses langes, mais je ne l'entendais pas respirer. Il semblait étouffer déjà dans son corps. Je le déshabiltais, je comptais ses doigts, ses orteils, tout était normal. Je l'aimais trop pour l'abandonner. J'allai trouver le père Si au séminaire et il me prêta un morceau rare de radium dont je commençai tout de suite à diriger les rayons sur son petit corps. Sa chair se mettait à briller. Je voulais tant qu'on l'aime. Il était déjà un petit poète en son âme, son âme faisait un trou clair dans sa poitrine et s'éclairait sous les rayons du radium.

Smiley ouvrait les yeux et voyait les filles penchées sur lui comme des mésanges voletant au-dessus d'un verger. Leurs cheveux dénoués se posaient sur sa poitrine comme des voiles lisses et fines se gonflant dans le vent, comme des voiliers de mouettes qui vont sur la mer, comme des voies lactées remplies d'étoiles blanches. Les filles balançaient leur suave crinière comme des feuilles mortes, remuaient leur toison comme une poudrerie dorée. Il les regardait. Il gardait dans ses mains leurs chevelures denses et odorantes, il semblait rêver. Il avait cet air d'éternité dans les yeux, était-ce la mort déjà, ce silence était-il la source de la nuit qui venait au plus profond de lui ? Mais comment un mort peut-il mourir ! s'exclama Burana. Mais il saigne, dit Chico. Quand on saigne, c'est qu'il y a de la vie, Smiley ne peut qu'être en vie.

Nous transportâmes le corps dénudé de Smiley dans la classe des sciences naturelles, parmi les cris des oiseaux, parmi les belettes empaillées et les lièvres muets, les écorces de bouleau et les glands de chêne, les cônes de sapin. Une tête de chevreuil nous fixait de ses gros yeux bruns. Nous avons l'impression de leur apporter de la compagnie. Le corps de Smiley semblait aussi empaillé que le leur, il manquait autant de vivacité. Les filles sanglotaient, leur cœur palpitait, une sorte d'effroi les saisissait. Elles craignaient de le perdre. Leurs larmes inondaient la chair inerte de Smiley, penchées sur lui, elles dodelinaient de la tête et pleuraient, leurs larmes mouillaient les mèches de feu de leur chevelure de soie. Nous contemplions leur nuque, leurs épaules fraîches comme

46 l'aurore. Les filles le tenaient sur leurs genoux, un corps

brûlant et fiévreux, ses yeux étaient tournés vers la nuit et elles sentaient que son âme allait rentrer au bercail, regagner son néant. Smiley, dit Ricky, tu ne vas pas nous faire le coup de t'en aller.

Nous nous reprochions notre insensibilité passée envers lui, notre indifférence. Les filles nous reprochaient de l'avoir abandonné, mais on ne savait rien de lui, dit Chico. Il ne nous disait rien, il ne nous parlait pas de lui, sa voix s'adressait toujours à quelqu'un d'autre. Il vivait dans son monde, dans sa solitude personne ne pouvait pénétrer, ajouta Burana. Il avait ses secrets, et nous respections son silence. Il ne nous laissait pas deviner ses problèmes. Nous ne voulions pas nous mêler de ses affaires, on aurait eu l'impression d'être sacrilèges, de blasphémer. Il nous faisait peur, dit Chico, nous ne voulions pas le déranger, toute cette faune qui grouillait en lui, nous en voyions des reflets dans ses yeux parfois. Il vivait dans ses palais sur les bords de quelque océan, nous ne pouvions pas vraiment le rejoindre dans ses chemins de minuit, dans ses cendres. Nous ne voulions pas réveiller ses démons, il menait d'étranges batailles, nous le surveillions de loin. Quand il revenait des pays de l'ombre, il était comme un zombi qui errait sur la terre.

Les filles allumèrent des bougies, elles s'étaient mises à danser autour du corps, la peau de Smiley était nacrée et livide. Son sang ne semblait plus circuler dans ses veines. Son sang a-t-il jamais frémi dans ses artères ? demanda Burana. Nous regardions avec étonnement les filles virevolter. Nous ne savions ce qu'elles voulaient. Elles étaient tendres et ardentes. De temps à autre, elles s'approchaient du corps et le baisaient sur la bouche comme pour l'éveiller. Elles le baisaient de toute l'ampleur de leurs lèvres pulpeuses, laissant des traces de rouge sur les rebords de la bouche. Dans ses cheveux, elles entraient à pleines mains comme pour lui redonner vie. Elles embrassaient ses joues incolores, sa poitrine blême. Nous étions étonnés, mais ce n'était pas une surprise. Nous étions contents pour Smiley. Au fond, les filles dansaient et elles étaient belles et frêles. Elles nous habitaient,

elles peuplaient nos pensées. C'est ce que nous voulions, nous pouvions les côtoyer, les toucher. Smiley venait d'une autre planète, dit Ricky, il vivait dans un temps suspendu, nous ne connaissions pas tous les vastes pays de son cœur, il nous cachait ses contrées et ses océans de rêve. Nous ne savions rien de ses nuits. Il vivait dans un temps suspendu, et voilà qu'il nous avait entraînés dans ces régions où nous perdions tout notre latin, aux prises avec ses fabuleux mirages.